

Pour une architecture enzymatique

Andrea Branzi

Numéro 120, printemps 2015

micro-interventions

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/77836ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Branzi, A. (2015). Pour une architecture enzymatique. *Inter*, (120), 6–7.

POUR UNE ARCHITECTURE ENZYMATIQUE

► ANDREA BRANZI

Nous cherchons ici à mettre en évidence un axe de recherche projectuelle se positionnant en dehors de la tradition actuelle de l'architecture comme métaphore formelle de l'histoire. En rapport aux enjeux de la condition contemporaine, cette tradition limite la fonction de l'architecture à celle d'un code figuratif et symbolique. Confinant l'architecture au rôle de producteur de grands symboles urbains, cette tradition attribue de fait à l'architecture un rôle extrinsèque à la condition urbaine réelle.

La condition urbaine est constituée aujourd'hui de services électroniques, de systèmes de produits, de composantes environnementales, de microclimats, d'informations commerciales et, par-dessus tout, de structures perceptives produisant des systèmes de « tunnels » sensoriels et intelligents contenus par l'architecture, mais ne pouvant aucunement être représentées par des codes architecturaux figuratifs.

L'architecture contemporaine souffre actuellement d'un retard épistémologique – retard aussi face à la culture du siècle précédent – parce qu'on persiste à restreindre son rôle urbain et civil à une fonction figurative. Elle ne peut ainsi s'imaginer comme une réalité abstraite, immatérielle et sensorielle, un flux de fonctions et d'informations sans relation directe à une forme structurelle mais connectée à la condition métropolitaine contemporaine, une condition ne se rapportant pas tant à des enjeux formels, mais plutôt aux aspects physiologiques, génétiques et performatifs de l'organisme urbain.

On associe en effet encore le fondement de l'architecture contemporaine à l'acte de bâtir, de construire des espaces visibles, des métaphores formelles limitées à un bâtiment spécifique, à des typologies spécifiques. Ce faisant, on ne saisit pas l'opportunité architecturale que représente une condition urbaine dispersée, réversible, temporaire, immatérielle, mais éminemment réelle.

Il s'agit donc d'imaginer une architecture non pas engagée à réaliser des projets définitifs, forts et concentrés, typiques de la modernité classique, mais plutôt des sous-systèmes imparfaits, incomplets, élastiques, typiques de la modernité faible¹ et diffuse du XXI^e siècle.

Il s'agit d'imaginer des modèles d'urbanisation faible : ceux-ci sont réversibles, évolutifs, provisoires, répondant directement aux besoins mutants d'une société autoréformiste, réélabrant constamment ses agencements sociaux et territoriaux, défaisant et refunctionalisant la ville.

Il s'agit d'imaginer une architecture moins compositionnelle et plus enzymatique, c'est-à-dire pouvant s'insérer dans des processus de transformation territoriale sans utiliser des codes figuratifs externes, mais plutôt des qualités environnementales internes dispersées dans le territoire et non limitées à l'intérieur d'un bâtiment.

Une architecture qui cherche à dépasser les limites du bâtiment abordé comme une concentration structurelle et typologique, pour activer modalités et performances diffuses de l'environnement. Une architecture qui va au-delà des frontières traditionnelles du bâtiment pour devenir un système ouvert de composantes environnementales.

Une architecture qui n'est plus assujettie au concept des solutions permanentes, mais qui se veut réversible et légère, capable de s'adapter à la vitesse de besoins aussi provisoires qu'imprévisibles. Une architecture qui suit la logique de l'économie relationnelle, du travail diffus et de l'entrepreneuriat de masse².

Une architecture franchissable qui garantit la pénétration du territoire et de l'espace, qui n'est plus marquée par des frontières fermées mais des filtres ouverts.

Une architecture évolutive pour laquelle la variable temporelle constitue un élément structural et dynamique, intégré et en symbiose avec la nature.

Une architecture abstraite, non figurative, correspondant non pas à un lieu mais à une condition. Une condition sociale qui ne se résume pas à une image mais à une multitude, fruit d'un développement moléculaire mis en œuvre sans modèles totalisants.

Une architecture répondant à une société démocratique, fluide, faible, élastique et sans idéologie, une société générant des projets comme résultat d'une énergie génétique diffuse, libre de métaphysique³. ◀

Traduction de Luc Lévesque, en collaboration avec Gianpiero Moretti.

N. d. T. : Ce texte est paru une première fois en 2005, en italien et en anglais, dans la revue italienne d'architecture et de design *Domus* (n° 878, février) sous les titres « Per una architettura enzimatica » et « Enzymatic Architecture ». En 2006, une version modifiée du même texte, « For a Non-Figurative Architecture », est intégrée à l'introduction du livre de Branzi *Weak and Diffused Modernity : The World of Projects at the Beginning of the 21st Century* (Milan, Skira). La présente version française du texte constitue une mouture très légèrement modifiée de la première parution italienne dans *Domus*. Quelques précisions terminologiques, inexistantes dans les versions antérieures, ont été ici ajoutées en notes.

Architecte et designer, **Andrea Branzi**, né à Florence (1938), vit et travaille à Milan depuis 1973. Il est un des théoriciens du mouvement de l'architecture radicale italienne. Il contribue à la fondation du groupe Archizoom, dont il est membre de 1964 à 1974. Ses « Radical Notes », publiées dans la revue *Casabella*, participent au débat théorique de cette époque. De 1974 à 1976, Branzi est membre de Global Tools, contre-école d'architecture et de design. Associé à des studios de design industriel expérimental (Alchimia, 1976, puis Memphis, 1981), il s'est toujours investi dans la recherche et la diffusion du design qui implique, pour lui, de nouvelles relations entre l'homme et les objets. Il obtient en 1987 le Compasso d'Oro pour l'ensemble de sa carrière. Auteur d'un grand nombre d'ouvrages, il est également le commissaire de nombreuses expositions. Parallèlement, Andrea Branzi continue de réaliser des projets d'architecture et d'urbanisme dans un concept d'« urbanisation faible ».

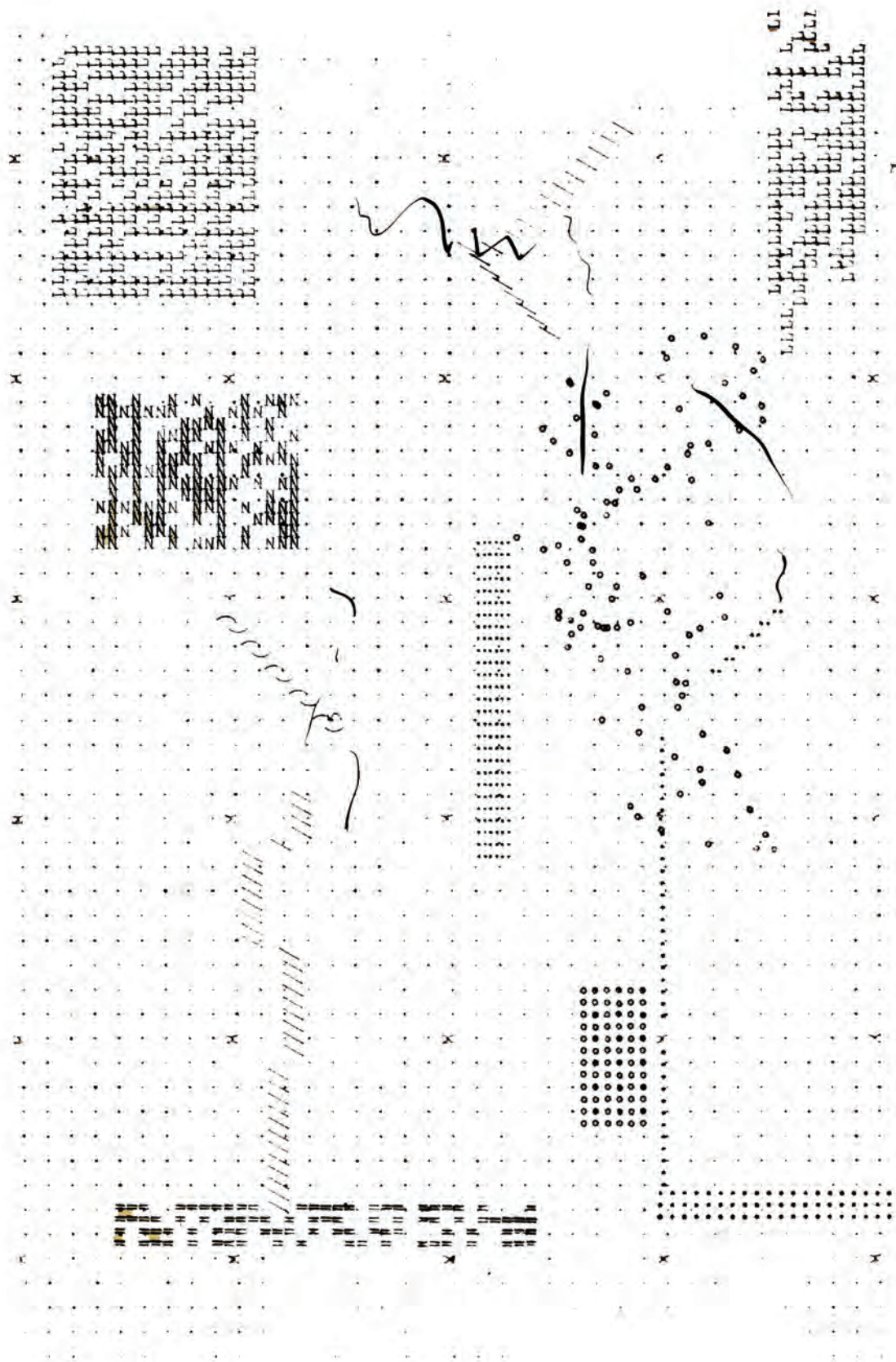


Illustration : Andrea Branzi, *Pour une architecture non figurative*, 1968. Diagramme réalisé en préparation du projet *No-Stop City* du groupe Archizoom.

Notes

- 1 La notion *faible* employée ici n'implique aucune valeur d'inefficacité ou d'incapacité ; elle indique plutôt un processus particulier de modification et de cognition qui suit une logique naturelle et non géométrique – processus diffus, dilués, stratégies réversibles et autostabilisantes. Gianni Vattimo fut le premier à parler d'une « pensée faible » (*Il pensiero debole*, 1983) comme un type d'herméneutique se développant sans se référer aux grandes synthèses du XX^e siècle ou aux systèmes unificateurs de politiques et de projets typiques du modernisme classique. Cette herméneutique procéderait plutôt suivant des types de connaissances plus incomplètes, imparfaites, désarticulées ; suivant des transformations plus ductiles, capables d'absorber le nouveau et d'affronter les surprises et les complexités que celui-ci produit. Cf. A. Branzi, *Weak and Diffused Modernity*, *op. cit.*, p. 13-15.
- 2 L'entrepreneuriat de masse est la conséquence du travail postfordiste, c'est-à-dire un travail qui se fait en dehors de l'usine, mais aussi en dehors de la commande industrielle. Il correspond à une multitude de petits entrepreneurs en relation et à la dispersion de grandes concentrations industrielles.
- 3 Dans la foulée de ce que suggérait le projet *No-Stop City* (Archizoom, 1969-1972), il s'agit ici de dépasser une vision de l'histoire conçue comme l'éternel affrontement entre les bons et les méchants, entre les riches et les pauvres. À l'opposé, *No-Stop City* proposait une vision totalement dédramatisée de l'histoire, rendue à ses dimensions laïques, complètement privée de tragédie parce que privée de métaphysique. Un système basé sur la répétition des signes, diffus et fluide, à l'intérieur duquel l'architecture et la nature, comme des exceptions, comme des incidents, se dissolvaient et disparaissaient dans l'espace amniotique des métropoles. Cf. A. Branzi, « Postface », *No-Stop City : Archizoom Associati*, HYG, 2006, p. 139-155.